



**RAYBIBAUW**  
**CAUCHEMILAR**

**Nouvelle**



**Andrée**  
**RAYBAUD**

**CAUCHEMAR**

*NOUVELLE*

1998

# CAUCHEMAR

## PROLOGUE

Tous les dimanches, le camion embarquait la famille et ses amis, le rituel se déroulait de mai à octobre dans l'effervescence et la bonne humeur. Durant le court trajet – une vingtaine de kilomètres – l'impatience montait chez les enfants : nez au vent dans l'air qui embaumait l'eucalyptus dégagé par les arbres qui bordaient la route, ils étaient heureux. Quand enfin, on atteignait le lieu unique de toutes les joies et de tous les dangers, c'était à qui sauterait le premier du camion : les paniers de victuailles passaient de mains en mains chaque mère de famille avait préparé qui, une quiche lorraine, un clafouti, une tarte aux pommes, sans oublier la cochonnaille et le fameux camembert « le Sapeur » généreux en crème, aux effluves prégnantes, et sans lequel tout repas en plein air eût été incomplet ; ni le pain ni les tablettes de chocolat pour le quatre heures des enfants affamés par des heures de baignade, de jeux de ballon et de saute-mouton n'étaient oubliés. Avant d'entreprendre la descente de la falaise abrupte qui s'enracinait trente mètres plus bas, chacun contemplait l'Océan : sa houle s'enflait et mourrait sur d'énormes éboulis rocheux, et des embruns en bouquets d'arc-en-ciel fleurissaient.

Pour accéder à la maigre plage qui bordait la crique, il fallait emprunter un passage étroit que des géants avaient taillé à leur mesure. La descente était silencieuse, encombré de paniers, de cannes à pêche, chacun peinait, les femmes descendaient sur les fesses les endroits difficiles. Au débouché d'un goulet particulièrement étroit, un énorme figuier aux racines turgescentes marquait l'octroi entre peine et plaisir. Après tant d'efforts, il faisait bon redécouvrir la plage, où flottait encore une brume matinale que le soleil dissiperait

dès que ses rayons passeraient la haute paroi rocheuse en fer à cheval. De rochers en rochers instables on atteignaient une plate forme naturelle flanquée de deux énormes blocs arrachés à la falaise et entre lesquels les parents tendaient une bâche sous laquelle on se réfugiait quand le soleil avait eu raison de vous et aussi l'océan, qui au plus fort de la marée montante jetait ses vagues sur la coulée de sable qui butait la falaise. A l'étale, la mer s'apaisait semblant vouloir prendre ses marques, puis la marée s'inversait, il fallait attendre le reflux pour à nouveau s'ébattre sur la plage que des vagues rageuses vous avaient obligé à déserté. Toute activité étant impossible à marée haute, certains s'isolaient pour faire la sieste derrière des rochers qui les protégeaient des embruns, d'autres s'efforçaient de lire, ou contemplaient et comptaient les énormes rouleaux frangés d'écume qui s'abattaient dans un vacarme assourdissant, la septième vague, la plus haute s'écrasait avec violence vous obligeant à décamper. Pour qui n'y prenait garde, la mer descendante était souvent mortelle pour les baigneurs imprudents : emportés par des flots apaisés, ils étaient entraînés loin du rivage par de traites courants, épuisés par de vains efforts ils se laissaient prendre par l'Océan.

Après que la mer se fût retirée, la houle apaisée laissait la plage redevenir un champ de bataille. Chacun mettait à profit cette journée pour s'occuper selon ses goûts: il y avait les pêcheurs au coup et ceux qui préféraient le « lancé », plus sportif ; aucun ne rentrait bredouille : souvent de beaux spécimens d'« ange de mer », de « chien de mer », de « loup » et même parfois un homard gourmand étaient au bout de la ligne, certaines prises pouvaient atteindre plus d'un mètre, c'est après bien des efforts et parfois une heure d'un long combat que le pêcheur avec maestria parvenait à hisser son poisson jusque sur un promontoire rocheux où il était exhibé avec modestie. Quand la mort n'était pas au bout de la lutte qui les avait opposé à l'homme, « chien de mer » et petit requin étaient déposés dans une profonde flaque d'où ils s'échappaient à la marée montante.

Encombrées de balances confectionnées dans de la grosse toile de tente kaki de l'armée, les femmes, s'égayaient à la pêche aux petites crevettes grises, chacune s'octroyait un trou, c'était

à qui en récolterait le plus: il y en avait de telles quantités, qu'elles suffisaient à rassasier les familles qui après crapahutage sur les rochers et longues heures de baignade se retrouvaient le soir pour déguster les produits de la mer.

La plage chaque année changeait de physionomie, l'océan y consacrait tout l'hiver la rendant méconnaissable. Parfois, la marée descendante découvrait une étendue de sable fin où tout relief avait disparu, alors que l'année suivante, les courants capricieux de l'Océan et la rage de ses tempêtes avaient emporté tout le sable, mettant à nu le plateau continental. C'est ce paysage que tous préféraient, dans les trous prolifiques et les rochers qui formaient de grands bassins, véritables piscines naturelles protégées, s'ébattaient sans danger les enfants. Chacun s'affairait jusqu'à ce que la marée montante ait grignoté les rochers plats et les ponts qui les reliaient entre eux : faits de sable agglutiné ils s'agençaient en de complexes architectures alvéolées que l'on croyait solides mais qui s'effondraient dès que l'on y posait le pied, vous tombiez alors dans un trou peu profond ou dans un entonnoir où vous risquiez de perdre pied, il fallait donc être prudent et sonder le terrain avec la pointe de son trident, accessoire indispensable à la chasse aux poulpes mais aussi aux murènes fort nombreuses. Dans les marres, la vie foisonnante subissait les assauts d'une poignée de gosses braillards qui s'y ébattaient au mépris de leurs hôtes ; infatigables, les gamins partageaient leur temps entre la chasse aux poulpes, les jeux de ballon, la baignade ; souvent les vagues les drossaient sur les rochers qui d'une saison à l'autre et selon l'humeur de l'océan affleuraient le sable, plus d'un s'y couronnés les genoux, et bien que chaque mère eût son flacon de mercurochrome rien ne remplaçait la mer qui désinfectait tous les bobos. Après une journée éreintante et avant de reprendre l'ascension, chacun, selon ses goûts, faisait son marché sur les vestiges d'anciennes falaises recouverts de pieds-de-biche, de moules, de violets, de tomates, d'anémones de mer, d'arapèdes, d'oursins et dans le sable grouillant de ce qui ressemblait à de minuscules « crevettes », les enfants entre deux parties de ballon avaient pour mission de dénicher couteaux et haricots de mer. Le ballon prisonnier plaisait au chien qui toujours s'immisçait dans un camp ou dans l'autre, rien ne le faisait renoncer, pas même les

boules de sable mouillé qui s'écrasaient sur son poil dru, pour lui cela faisait partie du jeu et manifestement, il y prenait plaisir.

Un coup de pied plus fort que les autres et le ballon s'envola très loin, le chien et l'enfant d'un même élan s'élancèrent pour le rattraper. A l'instant où ils allaient le saisir, il disparut. La dernière vision de l'enfant fut celle de sa main sur le point de le saisir et qui tout à coup n'existait plus.



## **PREMIER VOLET**

Son monde avait disparu ! Plus aucun son ! Ni le grondement de l'océan ni les cris des gamins ne parvenaient à l'enfant, avec son chien il était au milieu de nulle part dans une zone de non lieu, sans horizon, ni ciel, ni terre !

Combien de temps restèrent-ils là ? Une minute, une heure, des jours : le temps n'existait plus. Dans le lointain ou du moins se qu'il perçut comme étant éloigné, naissait une étrange lueur laiteuse, ce n'était pas la lumière du soleil, ni celle de la lune, mais autre chose : une clarté évanescence qui flottait comme un grand corps et envahissait peu à peu l'espace.

L'enfant savait pouvoir compter sur son ami en cas de danger : pour le rassurer le boxer se frottait à ses jambes et lui léchait la main, quand ses jappements se muèrent en grognements, il comprit que quelque chose se passait mais quoi ? il avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait rien, pourtant, dans cet espace que rien ne délimitait, il lui semblât deviner une vague forme, était-ce une colline, une montagne ? Comment apprécier les volumes et les distances quand aucun point de repère ne s'offre à vous, ce pouvait

tout aussi bien être un énorme rocher ? Sans plus attendre, il se mit en route car il espérait, du sommet, découvrir un chemin qui lui permettrait de regagner son monde. Son élan se brisa, quand ce qu'il avait pris pour un rocher se mit à bouger, à se déplier, à grandir comme si l'espace tout à coup n'était plus assez vaste pour le contenir. Pétrifié, l'enfant, ne pouvait détacher son regard, mais de quoi au juste ? Rien ne laissait deviner de quoi était faite cette « Chose », était-ce minéral, végétal, animal ? Contre sa jambe l'enfant sentait les tremblements de rage de son chien, ses grognements s'enflaient comme une vague, paralysé par la peur il ne pouvait détacher son regard de l'énorme masse qui lentement avançait vers eux, elle dégageait une odeur pestilentielle insupportable, la phosphorescence de sa chair gélatineuse violacée, parsemée d'énormes cratères bleutés, nimbait l'espace d'opalescence.

Bien que « la Chose » fût sans visage l'enfant se sentait observé ; incapable du moindre mouvement il restait figé hypnotisé par ce mur vivant. un grand coup langue de son chien le ramena à la réalité mais quand « la Chose » grandit au point qu'il lui devint impossible d'en distinguer les contours, il sut qu'ils étaient perdus, contre toute attente, « la Chose » se stabilisa. Alors, une dépression se creusa en son centre formant un immense entonnoir, où apparurent de gigantesques bras ondulants qui se déployaient en corolle et qui lentement progressaient vers l'enfant ; le chien comprenant le danger, menaçant, le poil hérissé, les babines retroussées sur des crocs inquiétants en d'autres circonstances, s'interposa entre son maître et « la Chose », alors, les tentacules s'abattirent sur lui et il disparut dans la masse gélatineuse qui l'engloutit.

Le sacrifice du chien permit à l'enfant de s'enfuir à toutes jambes dans un univers qui n'existait pas. Il courait, courait, courait, quand, dans le lointain, il lui sembla apercevoir la vague silhouette d'une cité.

Il était sauvé.



## **DEUXIEME VOLET**

Sa course effrénée l'avait amené au pied d'une muraille à l'architecture bizarre, comparable à celle d'un orgue, mais à l'échelle d'une cité : l'imposant rempart fait de tuyaux envahissait tout l'espace. L'enfant resta un long moment à contempler ce mur d'acier cherchant une porte qui lui eût permis d'entrer dans la cité, mais les cylindres étaient si serrés qu'une aiguille n'aurait pu s'y glisser. À force d'attention, il remarqua à la base de l'un des tuyaux une fissure, mais douta que ce pertuis fût assez grand pour lui livrer passage.

Des sentiments contradictoires l'agitaient : se mettre à l'abri au sein de la cité ? Cela ne le tentait guère, ou passer son chemin, mais pour aller où, et quelles étaient ses chances dans un univers sans lumière ni son. Dans les deux cas, c'était un saut dans l'inconnu ? Son seul repère était cette muraille de métal, si présente et irréaliste à la fois, - elle donnait l'impression d'avoir été peinte sur un mur, l'illusion était parfaite - : un frisson parcourut l'enfant, non, il n'entrerait pas dans la cité : le danger n'était-il pas plus grand de vouloir s'y réfugier que d'essayer de la contourner, mais dans ce cas combien de jours lui faudrait-il marcher pour retrouver ses parents, ses copains, sa plage ? Était-il prêt à faire un si long détour qui peut-être ne le mènerait nulle part ? Ne valait-il pas mieux malgré ses réticences passer la muraille : dans la cité, il demanderait de l'aide ? Il en était là de ses indécisions quand, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule il vit que « la Chose » était sur le point de le rattraper ; n'ayant plus le choix, il s'engouffra dans la petite ouverture qui, sans qu'il s'en rendît compte, s'entrouvrit pour lui permettre de passer.

Il se retrouvait dans une allée identique à celle qu'il venait de franchir : bordée de tuyaux d'orgue qui n'en finissaient pas de s'élever vers un ciel qui n'existait pas. C'est en cherchant une issue qui lui eut permis de s'évader qu'il s'aperçut qu'il ne pouvait



rebrousser chemin, car derrière lui la forêt de tuyaux se refermait ! Il devait calmer sa peur, réfléchir et se remémorer les événements qu'il venait de vivre et qui peut-être, étaient la clef du cauchemar qu'il vivait, en attendant que lui vînt une idée, il s'assit sur un sol souple et tiède qui le surpris. Que lui était-il arrivé, que faisait-il là, assis au milieu de nulle part, seul et sans espoir d'un quelconque retour vers sa plage où s'ébrouait l'océan. Cependant qu'il imaginait ses camarades qui croquaient à belle dent du chocolat et se régalaient de tarte aux pommes - c'était l'heure du goûter -, une sensation bizarre l'envahissait : il se sentait tout léger, sans doute était-ce la faim !

Alors qu'il se demandait combien d'autres humains étaient, comme lui, perdus dans ce labyrinthe et qu'il supputait sur les chances qu'il avait de les rencontrer, un souffle l'enveloppait, venait-il d'une ouverture donnant sur l'extérieur et par laquelle il pourrait s'échapper ? Sans plus attendre il se mit à sa recherche mais quand il voulut se mettre debout, ses forces l'abandonnèrent : ce pouvait-il qu'il fût si faible, est-ce son état d'extrême fatigue qui générait des hallucinations car il entendait des chuchotements, une respiration profonde, des bruissements imperceptibles, des plaintes à peine audibles qu'il ne pouvait localiser. Tout à coup quelque chose l'effleura, il envoya la main qui se referma sur du vide, la caresse d'un voile passa sur son visage, qu'il voulut saisir, mais, rien. Il sentait des présences : était-ce des humains comme lui, ou des êtres différents que sa vision ne pouvait percevoir ?

Ses facultés amoindries ne lui permettant plus de penser et son corps épuisé lui dictant de se reposer il se laissa glisser contre un des tuyaux qui au contact de son corps frémit : comment du métal pouvait-il être souple et procurer une telle sensation de bien-être ? De l'index il en explora la texture ce n'était ni chaud, ni froid et plutôt doux, une légère pression et sa phalange pénétra dans cette étrange matière, prestement il retira son doigt et constata que son extrémité était devenue translucide, il poussa un hurlement, oubliant sa fatigue, il retrouva ses jambes et se mit à courir dans des rangés de tuyaux qui se ressemblaient toutes, enveloppé par un souffle de plus en plus puissant : une terrifiante vérité s'imposa à lui : cette colossale structure constituée de milliers de tubes était un gigantesque organisme vivant. Des silhouettes à présent, se révélaient à lui, qui ne cessaient de le frôler et au travers desquelles il percevait la forêt de

tuyaux. Combien étaient-ils ? Des milliers peut-être, qui pour échapper à « la Chose » n'avaient eu d'autre choix que de se réfugier dans cette cité dont la muraille infranchissable complaisamment s'entrouvrait pour laisser passer les humains dont elle se nourrissait. Ceux qui avaient survécu à la première épreuve, exténués par l'épreuve qu'il venait de surmonter pensant avoir trouver refuge dans cette ville improbable, et pour se reposer, s'étaient adossés aux parois d'acier constituées de milliers de tuyaux. Une ineffable sensation de bien-être s'était emparée d'eux annihilant leurs sens, et ils avaient sombré dans un profond sommeil alors, lentement la structure les avait digéré pour ne laisser des malheureux que des enveloppes pellucides qui hantaient pour l'éternité le labyrinthe, leurs pensées libérées, revivraient sans cesse dans la souffrance leur passé dans un présent qui devenait leur futur. Ce sont ces plaintes que réfléchissaient d'écho en écho, les colonnes : chaque tuyau naissait, et grandissait de la vie des hommes.

Le corps de l'enfant s'amollissait ses forces l'abandonnaient, déjà ses mains devenait diaphanes mais sa rage d'exister était telle, qu'il réussit à s'arracher du tuyau qui lentement le digérait. Ne sachant où aller, il se mit à courir droit devant lui, quand, tout à coup, il entrevit un tuyau prêt à naître. Il devait l'atteindre, et enfin il serait libre : la matière ne lui permettait aucune prise et chaque tentative le rejetait à bas, mais sa volonté de vivre était si forte, qu'il y parvînt et il se laissa glisser de l'autre côté...



## TROISIEME VOLET

...il chut sur un gazon moelleux, heureux de revoir la lumière éclabousser le paysage et lui piquer les yeux. Avant de reprendre la route qui, à présent - il n'en doutait pas - le conduirait vers son monde, il décida, le temps de reprendre des forces, de s'attarder dans cet endroit bucolique. Allongé sur le dos, il contemplait le ciel, mais un ciel bien étrange, peu important, il avait besoin de se reposer. Il dût dormir longtemps car à son réveil, non seulement toute fatigue avait disparu, mais une force inconnue l'habitait : une énergie nouvelle, comme si le sol sur lequel il s'était assoupi l'avait régénéré.

Assis dans l'herbe, heureux d'avoir échappé à tant de dangers, il prit le temps de découvrir le champ dans lequel il avait atterri : il était au milieu d'un verger et s'y sentait bien, et lui, qui ne prenait guère le temps d'admirer la nature, - à son âge qui se soucie de ces choses - se mit à l'aimer : il contemplait émerveillé ce qui l'entourait et fut surpris de n'entendre, aucun chant d'oiseaux, aucun bruit de la campagne- Bah !... C'était un autre monde !... il remarqua aussi que tous les arbres, taillés en boule par des jardiniers consciencieux, étaient identiques et d'un beau vert tendre : pas une feuille ne dépassait l'autre, mais surtout aucun d'eux ne projetait son ombre. Il se mit debout, fit un tour complet sur lui-même et s'aperçut que lui aussi en était dépourvu ! Ce pouvait-il, que dans une lumière si éclatante, toute chose fût dépossédée de son ombre ? Ce constat écorna son assurance, aussi décida-t-il ne pas s'attarder plus longtemps dans cet étrange verger.

Comment s'orienter sans soleil et sans point de repère ? Ne risquait-il pas de perdre un temps précieux à tourner en rond ? Aucun indice - comme on le lui avait appris chez les louveteaux - n'indiquait de prendre une direction plutôt qu'une autre. Il en était là de ses réflexions quand lui apparut un sentier, il pouvait affirmer ne pas l'avoir vu, sans doute une rangée d'arbres le lui avait-il caché. Son instinct lui dicta de ne pas rester là, aussi est-ce à

grandes enjambées et sans fatigue - il en fut surpris - qu'il s'y engagea, impatient de découvrir où ses pas le conduiraient : au pied d'une petite colline, qu'il gravit lestement, après une longue marche de plusieurs heures lui semblât-il au cours de laquelle il n'avait rencontré âme qui vive ... et cette clarté aveuglante qui blessait ses yeux inaccoutumés à une telle luminosité !

Du sommet du tertre, il pouvait contempler un charmant village aux maisons toutes semblables. Il dévala la pente à toute vitesse et se retrouva sur une piste bordée d'arbres, pareils à ceux du champ dans lequel il avait atterri: la nature, ici, était tout aussi muette. Il se rendit compte qu'étant pieds nus il ne sentait pas la terre du sentier, mais était-ce bien de la terre ?

Le paysage qui l'entourait était bien dessiné avec des couleurs vives : comme dans un livre d'images ! Sa joie de retrouver un monde qui ressemblât au sien disparut. Inquiet, il pressa le pas.

Au tournant du chemin apparurent les premières habitations : un autobus attendait à son terminus. Bien qu'il n'eût pas d'argent, l'enfant sauta dedans, le moment venu il s'expliquerait avec le contrôleur. Déjà installés, des passagers attendaient : ils étaient accoutrés bizarrement, certains, portaient un costume de ville ou un bleu de travail, d'autres étaient en pyjamas, ou encore en tenue de soirée, cueillis à la sortie du bal - et lui, qui avait oublié qu'il était en maillot de bain - il y avait même un cuisinier, incongru, avec sa toque pointée comme un étendard. Malgré leurs tenues cocasses, aucun de ces personnages ne semblait curieux de l'état de son voisin et bien qu'on ne lui prêtât guère d'attention, l'enfant se fit tout petit. Par politesse il adressa un salut général auquel personne ne répondit. Comme il n'était pas fatigué, il resta debout, mais pour ne pas risquer de tomber quand le bus démarrerait, il saisit une des barres de maintien, et reçut une décharge électrique qui lui fit prestement retirer la main ; toutefois il décida de ne pas s'asseoir.

En attendant que le chauffeur prenne son service, l'enfant intrigué par l'attitude des voyageurs, les observait, à la dérobée : des hommes, des femmes, des enfants prostrés, indifférents à ce qui aurait éveillé de la curiosité de n'importe qui. Que faisaient-ils là en de pareils accouplements. Quant aux enfants, habituellement si

remuants, ils restaient sagement assis et ne se parlaient pas : étaient-ils muets ? Après plusieurs tentatives pour lier conversation, le gamin se demanda s'ils n'étaient aussi sourds !

Les voyageurs semblaient ne pas vouloir ou ne pas pouvoir abandonner la posture dans laquelle ils étaient figés, tous étaient tristes et avaient mauvaise mine, leur corps qu'ils ne pouvaient maintenir droit ployait comme des plantes privées d'eau. L'enfant remarqua aussi que depuis son arrivée certains d'entre eux étaient tombés de leur banquette sur le plancher où ils se recroquevillaient. Au fond du bus, une fillette semblait assoupie, sa tête reposait sur ses genoux repliés. L'enfant allait la rejoindre, quand il se rendit compte que l'autobus roulait, il ne l'avait pas entendu démarrer. Il se retourna et vit qu'il n'y avait pas de conducteur. Il se frotta les yeux : non, il ne rêvait pas et devait, au plus vite, quitter l'autobus ! Il se précipita vers les portes mais elles étaient verrouillées. Les voyageurs indifférents à ce qui se passait ne répondant à aucune de ses questions, et pour provoquer une réaction, il se mit à hurler de toutes ses forces sans susciter le moindre intérêt c'est alors qu'il comprit que, dans cette atmosphère, les ondes sonores ne se propageaient pas !

Dans l'indifférence générale, des voyageurs s'affalaient, les après les autres, l'enfant voyait leur corps se momifier, leurs chairs fondre sous leur peau qui se parcheminait. Au fond du bus, la petite fille, elle aussi, se ratatinait, le gamin devait la sauver, ensemble, ils fuiraient ; alors qu'il s'apprêtait à la réveiller, il la vit disparaître dans un océan de dentelles. L'instinct de survie de l'enfant lui dicta de ne pas rester immobile car alors, - l'état ses compagnons d'infortune l'attestait - son corps ferait partie intégrante du véhicule.

Le car venait d'emprunter une large avenue. L'enfant faisait de grands gestes pour attirer l'attention - hurler ne lui servait à rien -, un passant le remarquerait et donnerait l'alerte mais la rue était déserte, seules y circulaient des voitures dépourvues de chauffeur. Dans une vision d'épouvante, il pouvait voir, sur le siège arrière et selon la taille des véhicules, deux ou trois passagers qui se consumaient frappés par le même mal que ses compagnons d'infortune. Un taxi les croisa, une femme essayait, en vain, d'en défoncer la vitre arrière, il lut sur ses lèvres un appel au secours, à son côté gisait un homme tout aussi momifié que l'étaient à présent la

plupart des voyageurs du car qui les uns après les autres s'étaient racornis comme de vieux sarments.

L'autobus roulait à présent sur une large avenue, elle aussi vide de passants, à une centaine de mètres, sur une grande place, brillait comme un soleil, bien qu'il fût grand jour, une monumentale sculpture saisissante de réalisme : des corps d'albâtre, où seule la polychromie des chevelures tranchait, s'enchevêtraient en une savante composition. C'est en arrivant au rond-point que l'enfant se rendit compte que le monument qui reposait sur un socle de gazon n'était composé que d'êtres humains ! De toutes ses forces, il essaya, de briser les vitres du bus, dont chaque fenêtre lui dévoilait un terrifiant tableau : toutes les maisons, bien que le jour fut aveuglant, étaient éclairées, chacune était agrémentée d'un jardinet et d'un lampadaire qui malgré l'intensité du jour irradiait une lumière éblouissante, dans son pied évidé se tenait un humain, qui croyant échapper aux dangers omniprésents s'y était réfugié, mais dès l'instant où son corps était entré en contact avec la paroi du luminaire, prisonnier de son hôte, il était devenu la pile indispensable à son existence. Lorsque la lumière du lampadaire faiblissait et avant que le corps ne se desséchât complètement, apparaissait une plaque de gazon, l'homme alors retrouvait son apparence jusqu'à ce qu'à nouveau il s'étiolât : le processus se renouvelait sans fin !

L'enfant devait trouver un moyen de fuir s'il ne voulait pas, lui aussi, rester prisonnier du village et devenir une pile. Il avait échappé à « la Chose » qui n'avait d'existence que par celles des hommes qui se noyaient dans ses chairs putrides, il avait déjoué le piège de la cité qui puisait sa force dans le souffle vital de ses hôtes, il surmonterait cette nouvelle épreuve plus terrifiante encore, car dans ce monde, les hommes mouraient et renaissaient sans fin : c'est leur énergie, alimentée par le « gazon » et sans cesse renouvelée, qui donnait vie à tout ce qui composait le village qui n'avait d'existence que par elle qui permettait à la matière de devenir visible !

Le bus roulait lentement et s'arrêtait souvent, les hommes ne lui fournissant plus assez d'énergie pour lui permettre de regagner d'une traite son point de départ. L'enfant, exténué, résistait à la tentation de s'asseoir sur les banquettes confortables, invite au

repos, car il savait qu'en y cédant c'en serait fini de lui, aussi ne cesserait-il de se déplacer jusqu'à ce que le bus atteignît son terminus.

Un homme et une femme - qui se croyaient sauvés - sourire aux lèvres, main dans la main attendaient à la station, sans doute avaient-ils disparu d'une représentation théâtrale car ils étaient en costumes d'époque. Deux hommes s'étaient engouffrés dans un taxi sans se rendre compte qu'il n'y avait pas de chauffeur, une mère et sa fillette avaient emprunté l'avenue principale et passeraient près de la sculpture !

À l'instant où la porte s'ouvrit pour permettre au couple d'entrer, l'enfant se précipita avant qu'elle ne se referme définitivement sur lui. Cependant qu'une épaisse plaque de gazon se formait sous le bus, il pouvait voir le corps des voyageurs reprendre leur apparence d'être en bonne santé.

C'est avec l'énergie du désespoir qu'il fût cette contrée maudite mais il ne savait ni où aller ni quelle direction prendre. Son esprit était si accaparé par sa peur qu'il n'avait pas entendue : (avait-il oublié que tout n'était que silence dans ce monde ?) la voiture en maraude qui roulait à sa hauteur, elle n'avait ni portes, ni chauffeur, ni voyageurs : qu'étaient-ils advenus d'eux, ? Il osa un regard à l'intérieur du véhicule et aperçut sur la banquette arrière... le ballon !

Il allait s'en emparer, mais se ravisa et si ce n'était encore qu'un piège ? Il savait qu'il ne pourrait surmonter une nouvelle épreuve, pourtant, quelque chose le poussait à le faire - c'était le seul lien qui le rattachât à son monde - mais dans ce cas, que lui arriverait-il ?

Le besoin impérieux de récupérer son ballon fut si fort, qu'il en oubliât sa peur : il sauta dans le véhicule et s'en empara !

À l'instant où il le saisissait, il sentit les babines humides de son chien.

- Alors, vous deux, là-bas, vous-vous dépêchez ?
- Minute, on arrive !

L'enfant donna un grand coup de pied dans le ballon ; le chien essaya de l'attraper... Et la partie continua.



## **EPILOGUE**

Les vapeurs océanes de fin de journée, enroulaient les reliefs, le paysage embrumé s'estompait dans un brouillard dense où tout disparaissait.

Les parents, donnaient le signal du départ, les enfants pour qui la journée avait été trop courte faisaient traîner.

Regards tournés vers la falaise qui se diluait dans la brume océane et leur paraissait plus haute, chacun appréciait diversement l'effort à fournir pour atteindre son sommet. Tous rassemblaient leurs forces : pendant l'ascension personne ne disait mot, attentifs à ne pas se laisser distraire car les rochers qui trente mètres plus bas vous rappelaient qu'il fallait être prudent. Les hommes d'une poussée complaisante sur les fesses des femmes les aidaient à se hisser en haut de marches taillées par l'érosion et qui parfois atteignaient un mètre, les enfants se faisaient la courte échelle, le boxer ne prenait pas de risque, il attendait que son maître le porte!...

Au sommet, l'enfant embrassa son environnement à ses pieds l'océan grondait, son brouillard salé l'enveloppait : il frissonna. Son chien plus qu'à l'accoutumée lui témoignait son affection et bien qu'il ne gardât aucun souvenir de ce qui lui était arrivé, et sans qu'il put dire pourquoi, ce soir, il se sentait



différent. L'enfant et son compagnon, désormais, sans qu'ils en fussent conscients étaient liés par une force qui les dépassait.

\* \* \* \* \*

\* \* \*

\*